

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 8

Artikel: La nièce dè Grandson
Autor: Dénéréaz, C.-C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215398>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES: Canton, 20 cent.
Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 21 février 1920. — Bon pour le vieux fer (*J. M.*). — Lo Vilhio Dèvesa : La Niéze dè Grandson (*C.-C. Dénéréaz*). — Les brigands du Jorat. — A propos de vieilles coutumes. — Contagion. — Le conflit des sexes. — Le FEUILLETON : La Fée aux miettes (*Ch. Nodier*) suite.

BON POUR LE VIEUX FER

cinquante ans, disait-on jadis, un homme est « dans la force de l'âge ». Aujourd'hui, un homme de cinquante ans est un homme fini, coulé, bon pour le vieux fer. Vous vous récriez ? Vous avez tort. C'est comme ça.

On fait, en général, grand cas de l'expérience. On a raison. Or l'expérience est une chose qui ne s'acquiert qu'avec les années et au prix de combien d'étoiteries, de déceptions, de « gaffes », en un mot. Eh bien, à l'âge où vous croyez avoir acquis déjà une certaine dose d'expérience, et c'est là un bagage qui augmente chaque jour, froidement, impitoyablement, et avec conviction, ce qui est plus fort, on vous déclare que vous n'êtes plus bon à rien et que si l'on vous garde, ce n'est que par pitié, par égard pour vos années de services.

Et si, à cinquante ans, vous êtes sans emploi et dans l'obligation de chercher un gagne-pain, qui vous est dû, car vous voulez et pouvez encore le mériter, pauvre ami ! va-t'en voir s'ils viennent Jean ! On vous envoie à l'asile des vieillards. Trop vieux ! C'est l'arrêt fatal.

Les pouvoirs publics qui, pourtant, ont charge d'âmes, sont les premiers à donner l'exemple de cette injustice, de cette inconséquence. Et notez bien que si l'on ne vous croit plus capable de faire œuvre utile et bonne on veut bien, en revanche, vous laisser vos droits de citoyen, les plus délicats, et les plus difficiles à bien exercer. On vous ôte le pain de la bouche et, peut-être aussi celui de votre famille, si vous êtes marié, mais on vous laisse votre carte civique et tous les droits qu'elle vous confère. Il est bon qu'à un moment donné vous puissiez donner votre suffrage d'électeur « intelligent et conscient » — c'est toujours ce que l'on est avant le jour du scrutin — à qui le sollicitera.

On ne connaît pas pareil illlogisme.

Certes, s'il est une erreur que la guerre mondiale et les circonstances actuelles eussent dû dissiper, c'est bien celle-là. Qu'a-t-on vu, en effet ? La plupart des hommes qui, en tous pays, ont marqué au cours des événements mémorables de ces dernières années, étaient tous ou presque tous des hommes ayant passé la soixantaine, quelques-uns même d'entre-eux frisaient ou frisent la « huitantaine ». Et ce que l'on a été heureux de les avoir ! On doit à certains d'entre-eux de fières chandelles, allez !

Sans doute, il ne faut pas assimiler ces hommes de talent et de caractère exceptionnels, ces hommes en vedette à tous ceux qui sont restés dans le rang ; il faut se garder d'une comparaison, qui serait du reste puerile. Mais il faut aussi faire une distinction entre l'importance de la tâche que ces hommes avaient à remplir et celle qui incombe à de simples mortels, comme vous et nous. Si à soixante-dix ans et plus un de ces hommes extraordinaires est capable de bien tenir les rênes de l'Etat et d'assumer les énormes responsabilités qui accompa-

gnent cette haute mission, avouez, entre nous, qu'à cinquante ans et même plus, un simple employé, comptable, secrétaire, etc., est encore tout-à-fait à la hauteur de sa tâche, s'il est intelligent et travailleur. Bien plus, l'expérience de la vie, comme aussi le sentiment plus précis du devoir, qu'il a acquis au cours de son existence, compensent largement certes la part de souplesse et de vivacité qu'il peut avoir laissée au crible des années. Car pas un n'y échappe, à ce crible ; les plus habiles y laissent leur tribut.

Si vraiment un homme n'est plus bon à rien à cinquante ans, alors que l'Etat établisse une guillotine et « cotic », à tous ceux qui ont le malheur de vouloir dépasser cette limite et la prétention de se croire encore utiles à quelque chose. Ou bien alors qu'on leur assure, pour le reste de leurs jours, une retraite où ils puissent oublier leur oisiveté forcée dans les délices d'une vie exempte de tout souci. Il n'y a pas de milieu. J. M.



LA NIÉZE DÈ GRANDSON

DEIN lo vilho teimps, là Borgognons étions là z'amis dái Suisses, mémameint que sè recrävont boundadrá. Maquignenavont adé einseimblie dein là faire sein jamé s'einguiseu et viquesoun comeint se l'avoint éta dão mémo canton. Cein alla bin tant quiào teimps iô la fenna ào duc dái Borgognons bouéba. L'eut on enfant que lâi désiront Charles et que fut on croulo soudzet. Ni son père, ni sa mère, ni lo régent, ne puront ein férè façan. Dein la jeunesse, lo poivont pas souffri, kâ se y'avâi onna danse, on étai sù que l'einmourdiziv dái tsecagnés; et ào cabaret, la demeindz né, l'étai bataillâ qu'on tonaire et ne lâi tsailessâi pas avoué quiet tapâ : onna botolhie, onna piauta dè tabouret, onna chôqua, tot lâi étai bon. Non n'ousâvâi lâi cresenâ et l'avoint bâtsi lo Temeraire, po cein que sè branquâvè contré quoi que sâi.

Quand son père fe moo, cé pertubateu, cé brelurin, fe duc assebin' et n'eut pas mé d'écheint po tot cein. Tsertsiv dái niézes à tot lo mondo. On dzo que dou z'ovrâi cherpentiers dè pè Maracon revegnont dè férè lâo tor do France, passîront pè la Borgogne, et comeint dái bons Vaudois, tsantâvont su la route, po passâ lo teimps :

Ne sein dái lurons dão melion dão diablio,
Ne sein dái lurons que ne craignent nion!

Lo Temeraire, que lè reincontra, crut que l'étai por li que tsantâvont cein, et sè sarai bo et bin empougni se n'avâi étâ à tséau. Lâo fâ :

— Dé iô étê-s-vo ?

— Allâ vo grattâ ! se répondront ; mâ quand l'eurent vu que l'avâi on sabro et onna plioumatse à sa carletta, lo priront por on gabelou et lâi désiront :

— Ne sein dè Maracon.

Adon lo duc lâo fe lo poeing ein deseint : Vo z'ai

dâo bounheu que ne séyo pas à pi sein quiet : à moi la peu; mâ se passo per lé, vo pâodè comptâ d'avâi voutre n'affrè, et on vaîra bin se vo n'âi nion à creindrâ. Et s'ein allâ à galop vai on certain Haaganbache, qu'étai garde-frontière, po lâi derè que fallâi eimbétâ fermo ti lè Suisses que passâront. Cé coo que ne vaillessâi pas onna pipâ dè croulo taba, étai bin ézo dè cein et l'obéi to lo drâi; ye menâvè ào pousto ti clliâo que passâvont et ne lè laissivè parti que quand lâi aviont bailli 'na pice de 10 crutz.

Ma fâi lè Suisses que cé commerce eimbétavé einvoiyront dou bataillons, lo 7 et lo 8, po cein férè borts, et clliâo sordâ firont bombardâce âfrais dâi Borgognons que dévessont fourni sein borbottâ tot cein qu'on-lao démandâvâ et ne volliâvont què dão meillâo; ti lè dzo dão sucro dein lo cafè; et sè tsailessont pas pi dão vin dè La Cota, ni dè cé dé La Vaux; volliavont rein que dè l'Yvorne et la demeindz lâo fallâi la pè finna gotta dè Crecy et dè Gollion, qu'est destra râ per lè.

Lo duc, rodzo dè colère, part avoué se n'armée ein deseint : C'est clliâo chameaux dè Maraconi que sont causa dè tot cein. Atteindé-vo vai ! Non de non ! Et ye part po Maracon avoué cinqanta mille hommo et trai brancardiers. Ein passeint à Grandson, on lâi dit que y'avâi onna demi-compagni dè mouscatéro lo tsaté et lè z'épierrâ et lè bombardâ tandi dix dzo, après quiet lâo criâ que volliâvè férè la pè, dè veni bairè on verro dè rodzo, et que ne volliâvè pas lâo férè onna graffounire. Lè pourro mouscatéro lo cruron, mâ pas petout furont frou, qu'on lâo mette à ti onna corda ào cou, avoué 'na grossa pierra ào bet et piaf ! dein lo lé, coumeint dâi tsats. Mâ dein cé mémô momeint on où 'na chetta d'einfai. Lo duc virâ la téta et vâi sur un grand cret tota l'armée dâi Suisses, avoué lè corânes dè Chevitse et d'Ontreva que fasont on boucan terrible. Clliâo d'Uri, à cein qu'on dit, aviont dâi mâclio que sè mettiront à brouilli quand viront lè vestès rodzès dâi Borgognons.

— Qu'est-te cosse ? démandâ lo Charles.

— C'est lè Suisses, qu'on lâi dit, avoué clliâo dè Maracon, d'Ecoteaux, dè Servion et dè tot lo dit-trit.

Adon coumeincâ à avâi mau ào veintro et fe : « No faut no ramassâ dè perquie ào pe vito. » Et sè sauâvâ coumeint on tsin fouattâ, ein laisseint sa mâla et son porta-mounia, et quand rarevâ tsi leu, lè fennâs dè lè recâffavont pè vai lo borné dè cein que l'avâi reçu onna boulâi, li que fasâi tant son vergalant. Lè Suisses éterfîront et ganguelhiront li lè Borgognons que puront accroisi et quand n'en eut pequa ion d'entai, furont licenciyi, et tsacon s'ein returnâ, kâ l'étai lo momeint de coumeinci à pliantâ lè trussès printagnirès

C.-C. Dénéréaz.

Scène d'administration. — Le chef de la comptabilité, à un employé : — Comment ! ce travail n'est pas fini, vous avez donc flâné !

L'employé, vexé. — Monsieur, vous devriez peser vos paroles...

Le chef, facétieux. — C'est bien, achevez d'abord votre balance !

La foi. — Croyez bien que mon lait est pur, disait un laitier à un client qui lui paraissait en douter.

— Je n'ai pas besoin de croire, répondit le client ; je sais seulement que votre lait me met l'eau à la bouche.